

Emmanuel

Bove

L'IMPOSSIBLE AMOUR

SOMMAIRE

I LA FEMME AU GANT.....	4
II LA CROIX-ROSE.....	13
III M. ET M ^{ME} MARONDIÉ.....	21
IV AVEUX.....	29
V PROMENADE SENTIMENTALE.....	36
VI LA DEMANDE EN MARIAGE.....	43
VII <i>Dieu, que le son du cor est triste au fond des bois !</i>	51
VIII UNE NUIT AGITÉE.....	60
IX UN GRAND DÎNER.....	74
X VERS L'AMOUR.....	82
XI AVENUE DU PRÉSIDENT-WILSON.....	89
XII MARCEL CAYOTTE.....	97
XIII SÉRÉNADE À TROIS.....	106
XIV MAGNANIMITÉ.....	115
XV MADAME MAUGAS.....	124
XVI REVIREMENT.....	133
XVII LE TOUR DE CLEF.....	138
XVIII UNE ABOMINATION.....	148
XIX LE RETOUR AU BERCAIL.....	155
XX COUP DE THÉÂTRE.....	163

XXI DÉSESPOIR.....	173
XXII FLORENT SUPPLICIÉ.....	181
XXIII AVEU.....	189
XXIV FRÈRE ET SŒUR.....	198
XXV DÉJÀ LE PRINTEMPS.....	204
XXVI LES COUPS DU SORT.....	212
XXVII ÉTIENNE DE LA JOILLERIE.....	220
XXIX LES DAHLIAS.....	236

I

LA FEMME AU GANT

En 1932, il existait comme aujourd'hui, comme jadis, des jeunes gens qui, malgré les difficultés qu'ils voyaient s'accumuler sur leur chemin, rêvaient de devenir de grands artistes. L'un d'eux est justement notre héros. Il s'appelle Florent Maugas. Il était âgé de vingt-quatre ans et il habitait un atelier de peintre, l'atelier n° 7 de la cité Seurat, rue de la Tombe-Issoire.

Au moment où commence cette histoire, c'est-à-dire dans les premiers jours d'avril 1932, Florent Maugas était au comble de la joie. Faute d'argent, il avait été contraint depuis des mois de ne peindre que des natures mortes, absolument mortes, car il ne pouvait même acheter des fleurs ou des citrons, lorsque, au milieu de mars, le hasard lui avait fait connaître la fille d'un commerçant du quartier des Gobelins, qui était tombée amoureuse de lui et qui s'était offerte de lui servir de modèle. Il avait accepté avec enthousiasme, si bien que cette jeune femme, dont le prénom est Irène, n'avait pas douté qu'elle n'eût fait grande impression sur l'artiste, convaincue qu'elle était que cet enthousiasme avait été provoqué par son charme. À la cinquième séance, elle fut prise pourtant d'un soupçon. Florent, dans son ardeur, n'avait-il pas

lâissé échapper qu'il était une laideur qui, à son point de vue d'artiste, surpassait ce que le monde appelait beauté ?

Le lendemain était une journée radieuse, la première de l'année. Florent n'avait aucune envie de travailler. Par la fenêtre ouverte, il apercevait le ciel bleu et il était la proie d'un grand malaise. Il aurait voulu pouvoir partir, voyager, se rendre en Espagne, par exemple, pour y admirer tous ces chefs-d'œuvre dont il avait tant entendu parler. À deux heures, exacte au rendez-vous, Irène Papin frappa à la porte. Le peintre quitta à regret le fauteuil démantibulé mais confortable dans lequel il venait de rêver longuement à sa destinée et alla ouvrir.

— Il me semble, dit Irène d'un ton pincé, que vous n'êtes guère en train aujourd'hui.

— À quoi le voyez-vous ?

— Vous avez l'air endormi. Vous avez les yeux gonflés. Je croyais pourtant que je vous inspirais.

— Je suis fatigué.

Elle le regarda avec ironie, les yeux vifs, le visage reposé et frais.

— Oui, n'est-ce pas, les premiers beaux jours sont très fatigants.

— Ils ne le sont peut-être pas pour tout le monde. En tous les cas, ils le sont pour moi.

Irène Papin apportait dans cet atelier où tout était vieux, même les couleurs de la veille sur la palette, l'air et la lumière du dehors. Elle le sentait et elle en était fière. Ah ! il lui avait dit qu'il

était une laideur qui l'inspirait ! Eh bien, cette laideur ne se laisserait pas faire.

— Je vois que vous ne voulez pas travailler, continua Irène.

— Mais si, mais si, répondit le jeune artiste qui venait subitement de craindre que son modèle ne l'abandonnât avant que la toile fût terminée.

— Vraiment ?

Florent Maugas s'était ressaisi. Le malaise où l'avait plongé cette première journée de printemps s'était dissipé.

— Asseyez-vous, mademoiselle.

— C'est que je suis justement venue vous dire que je ne pourrai plus poser pour vous. J'ai eu la maladresse de parler de vous à mon père. Quand il a appris que je me rendais dans un atelier, il s'est emporté. Il faut que je m'en aille.

— Vous ne reviendrez pas ?

— Non.

Florent regarda avec tristesse le portrait qu'il avait commencé. Il se trouvait sur un chevalet, dans un coin de l'atelier. C'était l'habituel tableau inachevé, sans fond, sans mains.

— C'est dommage, se contenta de répondre le peintre.

— Vous ne serez pas en peine pour me trouver une remplaçante.

En disant ces mots, Irène s'apprêta à sortir.

— Adieu, monsieur, dit-elle sans pourtant refermer la porte.

— Mademoiselle, si vous vouliez venir trois ou quatre fois encore... pas plus... Ce serait si gentil de votre part...

— C'est impossible, à moins que vous n'alliez vous-même demander à mon père qu'il me donne la permission de poser pour vous.

Sur ces mots, elle disparut.

Resté seul, Florent Maugas se mit à marcher, non pas de long en large, car son atelier était encombré, mais en contournant chaque obstacle, comme s'il eût suivi un sentier tortueux. De temps en temps, il s'arrêtait devant le portrait inachevé. Une rage impuissante l'envahissait alors, celle d'un homme qui, au moment d'atteindre le but qu'il s'est fixé, verrait un événement insignifiant l'arrêter net. Il devait se retenir pour ne pas crever cette toile du poing, pour ne pas renverser le chevalet. N'avait-il pas mis toutes ses espérances dans ce portrait ? Chaque soir, depuis une semaine déjà, dans le petit lit-cage qui, le jour, replié sous un châle, avait le volume d'un stère, ne s'était-il pas endormi à la pensée que demain il serait célèbre ?

La déception était trop grande pour qu'il demeurât chez lui. Il avait besoin de sortir, de ne plus être face à face avec lui-même, de se mêler à la vie pour oublier. Dehors, comme s'il venait d'une cave, il fut ébloui par la lumière, étourdi par l'animation qui régnait dans les rues. Sur-le-champ, tous ses soucis lui semblèrent ceux d'un autre. Réconforté, tout à la joie de cette journée de printemps, il se dirigea vers la place du Lion-de-Belfort, puis il descendit ce boulevard Raspail dont les arbres grandissent si lentement. Arrivé boulevard du Montparnasse, il passa deux ou trois fois devant les cafés, feignant de chercher quelqu'un, puis se rendit au jardin du Luxembourg, par la rue Vavin. Sous une brume légère, resplendissant de soleil, le jardin semblait une campagne

transportée à l'instant au cœur de Paris. Le long des petits arceaux bordant les pelouses, des mères étaient assises sur des pliants dont certains étaient de véritables fauteuils. Pendant une demi-heure peut-être, il se promena dans les allées, regardant tout avec des yeux de peintre. Il était trois heures à l'horloge du Sénat, lorsque la pensée lui vint de se rendre au musée du Luxembourg. En une journée comme celle-ci, ne trouverait-il pas un réconfort à aller admirer les maîtres ? La plupart d'entre eux n'avaient-ils pas connu des heures difficiles ? Ils n'en avaient pas moins dit ce qu'ils avaient à dire.

Florent ne s'attarda pas à contempler les statues qui peuplent la cour précédant le musée, à la fois parce qu'il les trouvait inertes et parce qu'il avait hâte de se recueillir devant cette *Femme au gant* de Carolus Duran qu'il admirait plus que tout et dont une reproduction était au mur de son atelier. Il faisait si beau que le musée était presque désert. Après avoir traversé la première salle tout encombrée de sculptures qu'il dédaigna, sauf *l'Ours blanc* de Pompon, il ralentit sa marche en visiteur qui sait ce qu'il est venu voir. Mais quel ne fut pas son mécontentement quand, devant *la Femme au gant*, il trouva deux femmes immobiles, alors qu'il y avait mille autres tableaux devant lesquels il n'y avait personne.

*

Qui, en dehors de lui, pouvait accorder tant d'intérêt à *la Femme au gant* ? Il s'approcha pour voir de face les deux femmes qui lui tournaient le dos et dont l'insistance qu'elles mettaient à contempler l'œuvre de Carolus Duran lui portait sur les nerfs. Soudain, la respiration lui manqua. Il eut, durant un instant,

l'étrange sensation qu'un souffle léger caressait sa poitrine, bien qu'il fût vêtu. Puis le sang lui monta à la tête. Machinalement il toucha son visage. Celui-ci était glacé. Que s'était-il passé ? Le regard de Florent venait de rencontrer celui de l'une des deux personnes contre lesquelles, un instant avant, il avait pesté, un regard bleu auprès duquel celui de *la Femme au gant* semblait éteint, presque animal. C'était celui d'une jeune fille de dix-huit ans peut-être, grande, si pâle que les lèvres, à peine colorées pourtant, paraissaient d'un rouge éclatant.

En passant près d'elle, Florent ne put soutenir ce regard. Il baissa les yeux, continua son chemin, ne s'arrêta que quelques pas plus loin. Un canapé se trouvait près de lui. Par contenance, il s'assit puis, au bout d'un moment, se retourna. La compagne de cette jeune fille était visiblement une institutrice anglaise. Vêtue d'un tailleur, cravatée comme un homme, il ne lui manquait que des insignes et un baudrier pour rappeler quelque dame gradée de l'Armée du Salut.

Quelques instants après, les deux inconnues s'éloignèrent, mais Florent n'en profita pas pour aller contempler *la Femme au gant*. Cette dernière n'était plus qu'un peu de couleur sur la toile à côté de cette jeune fille de chair qu'il voyait, en tremblant, s'avancer vers lui.

De nouveau, les regards des deux jeunes gens se rencontrèrent. Cette fois, ce fut l'inconnue, rougissante, qui détourna la tête la première. Florent Maugas se leva. Comme il aurait voulu lui parler, lui dire ce qu'il ressentait ! Personne, jusqu'à ce jour, ne lui avait fait une telle impression. À quoi fallait-il l'attribuer ? Il l'ignorait. Pourtant, il avait rencontré souvent des jeunes filles aussi belles. Mais elles l'avaient laissé indifférent. D'où venait que cette inconnue l'avait frappé à ce point ? Parce qu'elle s'était trou-

vée devant *la Femme au gant* ? « Non, cela n'est pas possible, murmura le peintre, c'est autre chose. » Il la suivit en demeurant, comme on dit, à une distance respectueuse. Les deux femmes quittèrent le musée, pénétrèrent dans le jardin du Luxembourg. De temps en temps, la jeune fille se retournait sous un prétexte quelconque. Florent était alors transporté de joie et, en même temps, saisi de crainte que l'inconnue ne désapprouvât intérieurement sa conduite. Mais si grande était l'impression que la jeune fille avait faite sur lui qu'il eût encouru tous les blâmes pour avoir le bonheur de la voir une minute de plus.

Finalement, il n'y tint plus. Profitant de ce qu'elle s'était arrêtée devant le terrain de longue paume sur lequel des sportifs d'un autre âge, hommes à barbe et à bretelles, se renvoyaient une balle avec la même conscience que des sportifs d'aujourd'hui – ce qui faisait sourire la jeune fille – Florent s'approcha d'elle et lui glissa un billet en tremblant. Elle ne voulut pas le prendre. Son institutrice se retourna à ce moment. Elle le cacha alors aussitôt dans sa main. Au rendez-vous que venait de lui donner ainsi le peintre, elle répondit quelques instants après qu'elle s'y rendrait, par un simple abaissement des paupières.

Florent ne dort pas de la nuit. C'était pour le lendemain, à la même heure, à côté du terrain de longue paume, qu'il lui avait donné rendez-vous. Elle avait accepté ! À certains moments cependant, il s'assoupissait. Mais presque aussitôt, il se réveillait en sursaut. Non, il était impossible qu'elle vînt. Si encore il avait été un grand et beau garçon, il eût pu se faire qu'elle eût été séduite. Mais physiquement, il ressemblait à tout le monde. Comment, dans ces conditions, admettre qu'elle avait été frappée par sa personne, qu'elle avait deviné tout ce qu'il y avait de générosité et de délicatesse dans son cœur ? Ce n'étaient pas les regards qu'ils avaient échangés, bien qu'ils eussent été d'une durée dépassant

la moyenne, qui auraient pu faire que leurs âmes se fussent parlé. Il tombait alors dans un accablement que la nuit et la fatigue faisaient paraître plus grand encore.

Le matin arriva enfin. « Elle m'a fait comprendre qu'elle viendra, pensa Florent. Cela veut dire qu'elle viendra, car si elle était capable de me mentir, je n'aurais pas été attiré par elle comme je l'ai été. Elle viendra, elle viendra, je le veux, je le veux. »

Le jeune homme déjeuna sans appétit. À une heure, il se trouvait déjà dans le jardin du Luxembourg. Bien qu'il fût en avance de deux heures au rendez-vous, il ressentit une profonde déception en ne la voyant pas dans les parages du terrain de longue paume. Un instant, il eut l'impression qu'elle ne viendrait pas, impression si forte qu'il faillit repartir aussitôt. Tous les quarts d'heure, l'horloge du Sénat sonnait. Bientôt, à toutes les portes, les arrivants se firent de plus en plus nombreux. Il faisait moins beau que la veille. De temps en temps, un gros nuage blanc, isolé, emporté par le vent, masquait le soleil. Deux heures sonnèrent, puis deux heures et demie. Dans un instant elle allait arriver. Florent ne tenait pas en place. Il marchait comme un homme pressé autour du jeu de paume, se retournant à chaque instant, se penchant pour voir une femme qu'un arbre lui dissimulait, faisant demi-tour. Il avait tellement peur que cette inconnue ne vînt pas qu'il souhaitait de toutes ses forces que le temps s'arrêtât avant l'heure du rendez-vous. Parfois, il allait se planter au milieu du terrain de longue paume, parmi les enfants, au risque de recevoir un ballon sur la tête, de façon que l'inconnue pût le voir plus facilement, quand elle arriverait, puis il repartait, toujours à grandes enjambées, tantôt vers les chevaux de bois, tantôt vers le chalet des gaufres.

Soudain, il se mit à trembler de tous ses membres. Trois coups distincts venaient de sonner. Il était trois heures. L'heure du

rendez-vous était passée d'une seconde, de deux secondes, de trois secondes. Il regarda dans toutes les directions. Personne. Il courut presque se planter au milieu du terrain. Mais il ne pouvait rester immobile. Cette fois, ce n'était plus trois secondes qui s'étaient écoulées, mais cinq minutes. Il perdit la tête. Il avait l'impression que plus il se déplaçait, plus il avait de chance que l'inconnue vînt. Puis, il y eut un grand silence dans le jardin. Il s'arrêta étonné. À ce moment, un seul coup, bien isolé, bien lourd, sonna à l'horloge du Sénat. Il était trois heures et un quart et il était toujours seul.

II

LA CROIX-ROSE

Florent Maugas avait eu une enfance malheureuse. Aussi loin qu'il remontait dans le passé, il ne trouvait aucune de ces périodes dont on aime à se souvenir. Élevé par une mère qu'encore aujourd'hui il ne parvenait à situer socialement, mais dont il soupçonnait les écarts, il avait passé toute son enfance livré pour ainsi dire à lui-même. Dès l'âge de douze ans, il avait déjà couvert des carnets entiers de dessins. À seize ans, il eut comme la révélation qu'il était destiné à devenir un grand peintre.

À partir de ce jour, il ne vécut plus qu'avec cette idée, au grand mécontentement de sa mère, à qui de nombreuses aventures sentimentales dans les milieux les plus divers avaient donné, on ne sait trop pourquoi, un profond respect pour la diplomatie, et qui rêvait de voir un jour son fils attaché d'ambassade. Puis, un beau jour, elle avait disparu. Florent était alors entré à l'École des Beaux-Arts. Il y était resté peu de temps, contraint qu'il avait été de gagner sa vie en même temps. Finalement, sa persévérance avait été récompensée. Il avait exposé trois années de suite aux Artistes Français, ce qui lui avait attiré de petites commandes.

Au lendemain du fameux après-midi où il avait attendu en vain la jeune fille qu'il avait rencontrée devant *la Femme au gant*, une profonde lassitude s'empara de lui. La déception avait été trop grande. Et ce jour, et ceux qui suivirent, il retourna au jardin du Luxembourg avec l'espoir de retrouver celle dont le souvenir ne le quittait pas. Une semaine douloureuse s'écoula ainsi. Puis il fallut songer à travailler. Le portrait d'Irène Papin attendait d'être terminé. Un matin, il se décida à se rendre chez le père de son modèle. Contre son attente, il fut reçu avec beaucoup de cordialité. M. Papin lui offrit un verre d'un cognac qui lui venait de son frère.

Le lendemain, Irène revint poser. Lorsqu'il eut terminé ce portrait, il feignit de le trouver manqué de manière à le conserver, en refit un autre sans conviction qu'il donna à Irène pour la remercier d'avoir si aimablement posé pour lui. Quand l'été vint, il partit avec un camarade, un certain Piat, pour la Bretagne où durant deux mois, vêtu d'un bourgeron et chaussé de sandales, il ne fit que du paysage. Septembre arriva, avec ses soirées fraîches. Il rentra à Paris. Six mois s'étaient écoulés depuis qu'il avait rencontré l'inconnue et il ne s'était pas encore passé de journée qu'il n'eût songé à elle. C'était le soir, de préférence, quand il était certain de ne plus être dérangé, que par un effort de mémoire et de volonté il la faisait revivre devant lui. Il la revoyait alors aussi distinctement que ce fameux après-midi, au musée. Puis leurs regards se croisaient. Il lui semblait qu'elle allait lui parler, lui dire pourquoi elle n'était pas venue, lui avouer, dans un souffle, qu'elle l'aimait et que c'était parce qu'elle avait peur d'elle-même qu'elle l'avait fui. Il retenait sa respiration, mais l'image s'évanouissait et il demeurait plus seul que jamais. Il lui fallait alors pleurer pour détendre ses nerfs et ce n'était que tard dans la nuit qu'il parvenait à s'endormir.

*

Il y avait une quinzaine de jours que Florent était rentré à Paris, lorsqu'un matin sombre et pluvieux, il fut pris d'un tel désespoir qu'il décida d'aller voir son camarade Piat pour tout lui raconter. Mais, en cours de route, il changea d'avis. N'eût-ce pas été ternir son amour que de le révéler à un étranger, à un ami même ? Sa souffrance, seul au monde il pouvait la comprendre. La dévoiler, c'était aller au-devant de consolations qui ne pourraient être que superficielles et qui, pour cette raison, ne feraient qu'accroître son désarroi. Un instant, il songea à retourner cité Seurat. Mais il n'en eut pas le courage. La perspective de se retrouver dans cet atelier auquel le sort avait donné le numéro 7, seul avec lui-même, entre six ateliers le précédant et quatre le suivant, était trop triste.

La pensée lui vint alors de faire un tour à l'École des Beaux-Arts. Il reverrait peut-être d'anciens camarades. En revivant le passé, il oublierait le présent. Ce fut ainsi qu'il apprit qu'une certaine M^{me} Gaston Lacour-Dupuy organisait une grande vente de charité, dans son hôtel de l'avenue Kléber, au profit de la Croix-Rose, œuvre qu'elle avait fondée pour les nourrissons des troisième, douzième, treizième, dix-neuvième et vingtième arrondissements.

Elle demandait à tous les artistes sans distinction d'Écoles de contribuer au succès de cette vente en permettant qu'une ou plusieurs de leurs œuvres fussent vendues aux enchères américaines, en échange de quoi leur serait remise une carte de membre bienfaiteur. Florent songea au portrait qu'il avait fait d'Irène Papin, qui était, comme il disait, « sa chose la plus réus-

sie ». Il l'avait terminé sur le coup d'une si grande déception ! Et il y avait mis tout son cœur. Puisqu'il n'avait plus l'espoir de revoir jamais celle qui l'avait inspiré, ne valait-il pas mieux qu'il se séparât de tout ce qui la lui rappelait ? En remettant ce portrait à une bonne œuvre, comme un homme riche l'eût fait de sa fortune, tout en parvenant à ses fins, il ne reniait rien.

*

M^{me} Gaston Lacour-Dupuy qui, en même temps qu'elle avait demandé aux artistes de l'aider dans la lutte qu'elle livrait à l'égoïsme du monde, s'était adressée également à diverses corporations d'artisans, le temps où la charité n'était pratiquée que par certaines classes privilégiées étant selon elle révolu, remerciait personnellement tous ceux qui lui faisaient parvenir un don. Au reçu du portrait de M^{lle} I. P. elle avait écrit la lettre suivante à Florent Maugas :

« Monsieur, au nom de la Croix-Rose et en mon nom personnel, je tiens à vous remercier vivement de contribuer au succès de la vente que j'organise le quinze octobre, comme vous le savez, en mon hôtel. Mon rôle est ingrat. Il consiste à solliciter sans cesse. Vous me pardonnerez donc, j'en suis certaine, de ne pas me montrer entièrement satisfaite. Oh ! ne croyez pas que je trouve insuffisant le don que vous avez eu l'extrême générosité de nous faire parvenir. Au contraire. Et c'est justement pour cela que je me permets de vous demander d'assister à notre fête, votre présence ne pouvant qu'augmenter la valeur du portrait de Madame I. P. (...) »

Florent Maugas était très susceptible. Aussi fut-il un peu froissé par cette lettre. Mais quand on souffre, ne trouve-t-on pas souvent un apaisement à être méconnu et mal compris ?

Le 15 octobre, comme le lui avait demandé M^{me} Gaston Lacour-Dupuy, Florent se rendit à la vente de charité. Il était loin d'éprouver cette petite satisfaction que trouve d'habitude un artiste à être associé au succès de son œuvre. Il ne cessait de songer à cette jeune fille inconnue qui avait bouleversé son existence, simplement en la traversant un instant. Quoiqu'il fût, son image le poursuivait. « Je suis quand même ridicule, se disait-il parfois. Il a suffi de quelques instants pour que je perde la tête au point que six mois plus tard je suis encore incapable de penser à autre chose. Cela n'est pas naturel. Eût-elle été dix, cent fois plus belle qu'elle ne l'est, que... » Il s'efforçait de penser à autre chose, en vain. Les yeux bleu-ciel de l'inconnue se multipliaient. Il portait les mains à son front. Comme pris d'un vertige, il lui semblait qu'il titubait, qu'il allait tomber. Il tombait. On le relevait. Il croyait entendre que des passants compatissants disaient qu'elle seule pourrait le sauver, qu'il fallait la chercher, la conduire à son chevet, cela par humanité. Une seconde s'était écoulée. Tout cela n'était qu'un rêve, affreux parce que la réalité paraissait si terne après !

Il traversa un grand hall où se pressait une foule élégante. Partout, des comptoirs étaient dressés. On y vendait les produits les plus divers, jusqu'à de l'épicerie. Des banderoles de couleur flottaient doucement au plafond. On y lisait, en lettres gothiques, comme une procession en l'honneur de Jeanne d'Arc, la Croix-Rose. Sur la troisième ou quatrième marche d'un escalier que gardaient deux lions de marbre, beaucoup plus petits que nature, de la taille d'un chien, mais d'un abandon remarquable, M^{me} Gaston

Lacour-Dupuy essayait d'obtenir le silence. Quant aux vendeuses, on les reconnaissait toutes à leur uniforme : robe blanche, semblable à celle des infirmières, n'eussent été un charmant décolleté en rond et la croix rose brodée sur le cœur, légère comme une libellule.

Florent était étourdi. Il ne connaissait personne dans cette foule. À un valet de pied, il demanda s'il n'y avait pas une salle où avaient été réunies les peintures. Peu après, il pénétrait dans un boudoir où plusieurs tableaux, chacun porteur d'un numéro, avaient été posés provisoirement sur les fauteuils et sur les consoles. Masqué en partie par une toile plus petite, il reconnut dans un coin le portrait de M^{lle} I. P. À ce moment, une dame à cheveux blancs, portant à son corsage la rosette de la Légion d'honneur, s'avança vers lui.

— Vous êtes sans doute, monsieur, l'auteur de ce délicieux paysage, car je viens de remarquer que vous avez pour lui le regard d'une mère pour son enfant ?

— Non, Madame, je suis l'auteur du portrait qui se trouve derrière.

— C'est vous l'auteur du portrait charmant de M^{lle} I. P. ?

— Oui, Madame.

— Comme je suis heureuse de vous connaître. Tout à l'heure, justement quand M^{me} Lacour-Dupuy nous donnera le signal, nous allons procéder à la vente. Aussi, je vous prierai de ne pas vous éloigner. Le public est tellement amusant. Connaître l'artiste dont il possède une œuvre lui fait si grand plaisir.

— Je ne m'éloignerai pas, Madame, répondit Florent.

Il venait à peine de prononcer ces mots qu'il pâlit, puis, au grand étonnement de la collaboratrice de M^{me} Lacour-Dupuy, après avoir balbutié quelques vagues excuses, il s'en fut presque en courant et se perdit dans la foule. Soudain, il reparut à l'autre extrémité du hall. Il était encore plus blanc qu'avant cette disparition. Il s'arrêta. À un pas de lui, vêtue du charmant uniforme de vendeuse de la Croix-Rose, se trouvait une grande jeune fille blonde, si intimidée qu'elle se tenait les bras dans une attitude manquant un peu de grâce : c'était l'inconnue du musée du Luxembourg.

— Mademoiselle, dit Florent avec une si grande émotion qu'il dut s'arrêter une seconde au milieu du mot.

La jeune fille rougit, puis sourit par contenance.

— Je ne peux croire, continua le peintre, que c'est vous, que c'est vraiment vous. Pourquoi, dites-le-moi, pourquoi n'êtes-vous pas venue ?

De rouge, elle devint écarlate :

— Je vous en prie, je vous en prie, balbutia-t-elle, ne me parlez pas ici.

— Il le faut. Depuis six mois, je ne vis que pour cet instant, mademoiselle, vous allez peut-être croire que je n'ai pas ma tête à moi, mais il ne s'est pas passé une journée depuis le jour où je vous ai rencontrée que je n'aie pensé à vous. Si vous saviez comme j'ai souffert. À certains moments, j'ai cru que je ne vous reverrais jamais, à d'autres je ne pouvais le croire. Mademoiselle...

— Monsieur, je ne peux pas vous parler plus longtemps... Il faut que je m'en aille... Ma mère est ici... Si elle me voyait en votre compagnie, elle s'étonnerait...

— Vous allez partir ? Je ne vous reverrai plus ?

— Tout à l'heure, si vous voulez. Après la tombola. Mais à présent il faut que j'aille à mon comptoir.

— Et si vous ne pouviez venir ? Dites-moi au moins où je pourrais vous retrouver ?

La jeune fille hésita un instant :

— 44, avenue du Président-Wilson. Je m'appelle Danièle Marondié.

Ce fut d'une voix à peine perceptible, comme si consciente de la gravité de ce qu'elle faisait, elle espérait ne pas être entendue, qu'elle livra ainsi ce dont elle n'avait pas encore pris possession : son identité.

— Florent Maugas, murmura à son tour le peintre.

III

M. ET M^{ME} MARONDIÉ

Une demi-heure s'était écoulée depuis ce bref entretien, lorsqu'on procéda à la vente aux enchères des différents objets que des âmes charitables avaient remis à l'œuvre de la Croix-Rose.

— Nous allons mettre en vente, dit un commissaire priseur amateur, le chef-d'œuvre du célèbre peintre Florent Maugas, le portrait de M^{lle} I. P. L'artiste est présent. L'heureux acquéreur de cette toile de maître aura l'insigne honneur de lui être présenté. Que cette perspective soit un encouragement à tous, bien que, j'en suis convaincu, la qualité de l'œuvre soit suffisamment réelle pour que les amateurs se la disputent sans autre raison que celle de la posséder. Attention. Nous commençons.

Quelques minutes plus tard, Florent était conduit auprès de la dame même qui, avant la vente, lui avait demandé de ne pas s'éloigner.

— Ma fille, dit-elle.

Le peintre se retourna, rougit et pâlit tour à tour, se troubla. M^{lle} Danièle Marondié était en face de lui.

— C'est une de vos admiratrices.

La jeune fille baissa les yeux.

— Ma fille tenait tellement à posséder cette peinture qu'elle mettait des enchères sur les miennes. Mais cela n'a aucune importance. Ne s'agit-il pas d'une bonne action ?

Florent hocha la tête en signe d'acquiescement. Il ne pouvait croire à son bonheur. De temps en temps, il levait les yeux sur la jeune fille. Il rencontrait alors son regard et son trouble était si grand qu'il ne pouvait s'empêcher de détourner la tête.

— La question que je vais vous poser, continua M^{me} Marondié, vous paraîtra peut-être d'une profane, mais comment faites-vous pour transporter sur une simple toile, à l'aide de simples couleurs, tant de sensibilité frémissable ?

— Maman, interrompit la jeune fille sur un ton de reproche.

— J'ai l'impression qu'il vous a fallu observer pendant des mois la personne qui vous a servi de modèle, car comment, autrement, auriez-vous pu saisir sur le vif tous ces détails qui sont criants de vérité ?

— Je connaissais pourtant à peine mon modèle, répondit Florent, gêné et sans oser regarder Danièle Marondié.

— Naturellement, fit cette dernière. Je sais même qu'il existe des peintres qui travaillent sans modèle. Ne dit-on pas qu'Utrillo ne fait que copier des cartes postales ?

— Enfin, peu importe la manière. Le fait est que vous avez fait un chef-d'œuvre. C'est tout ce que nous vous demandons pour le moment. Plus tard, nous serons peut-être plus exigeants.

Florent osa enfin regarder la jeune fille. C'était une autre personne. La présence de sa mère sans doute faisait qu'elle avait perdu toute timidité. Alors qu'une heure auparavant, elle avait semblé prête à s'évanouir, elle était à présent tout à fait maîtresse d'elle-même.

— Ne crois-tu pas, dit-elle à sa mère, que papa serait content de faire la connaissance de M. Maugas ?

M^{me} Marondié jeta sur sa fille un regard sévère, puis, souriant brusquement, elle s'adressa au peintre :

— Accepteriez-vous, monsieur, de nous faire le plaisir de venir déjeuner la semaine prochaine ? Mon mari sera certainement très heureux de faire votre connaissance. Dans sa jeunesse, il avait commencé, lui aussi, à faire un peu de peinture. Diverses compétences lui avaient prédit un assez bel avenir s'il persévérait. Malheureusement, il s'est lassé bien vite. Mon mari est ainsi fait que s'il n'arrive pas tout de suite au but qu'il se propose d'atteindre, il préfère abandonner et faire autre chose. Comme cela lui a toujours réussi, on n'a même pas la ressource de le lui reprocher. Cela ne veut pas dire qu'il a oublié ce qui a été sa marotte d'un instant. Au contraire, il y songe souvent. Il aime à en reparler. Je suis certaine que de la conversation que vous aurez tous les deux vous tirerez de nombreux enseignements. Est-ce que mardi est un jour qui vous convient ?

— Ce jour me convient parfaitement, madame.

— Si vous préférez mercredi...

— Puisque vous avez dit mardi...

— Eh bien ! c'est entendu, mardi, une heure.

Les jours qui suivirent semblèrent interminables à Florent. Jamais il ne regarda autant de montres. Cela en devenait machinal. En passant devant chaque magasin, il cherchait des yeux l'horloge, s'arrêtait pour la trouver s'il ne l'avait pas vue du premier coup. Cent mètres plus loin, le même manège recommençait, si bien que la nuit, il rêvait d'aiguilles et de chiffres romains. Le matin, quand il se réveillait, la première chose qu'il faisait était de chercher sa montre et si, par hasard, il était un peu plus tard que d'habitude, il en éprouvait une grande joie. Finalement, le grand jour arriva. À une heure précise, il sonnait à la porte de l'appartement des Marondié. Un valet de chambre annamite l'introduisit dans un petit salon presque uniquement meublé de vitrines emplies à craquer de porcelaines, M. Marondié en étant collectionneur. Il y avait à peine une minute que le peintre se trouvait dans cette pièce qu'une porte s'ouvrit, livrant passage à Danièle.

— Bonjour, monsieur. Ma mère va venir tout de suite.

Florent voulut parler, mais il ne put articuler un mot. Il feignit alors, par contenance, de n'avoir rien à dire et prit un air distrait.

— Nous n'avons pas voulu accrocher le portrait de M^{lle} I. P. sans vous consulter. Nous avons pensé que vous sauriez mieux que nous quel est l'éclairage qui lui convient, continua Danièle, de manière à montrer qu'elle n'ignorait rien des soins dont on doit entourer un tableau. Il est dans ma chambre pour le moment. Dès que ma mère sera là, j'irai le chercher.

— Il faut un éclairage assez doux, parvint à dire Florent.

— C'est exactement ce que j'ai dit à ma mère. Elle voulait le mettre au salon. Le soleil l'aurait tué. Tout à l'heure, vous m'accompagnez au bureau. Cette pièce donne sur la cour.

— C'est peut-être un peu sombre.